Document generated on 06/01/2025 3:06 a.m.

Rabaska
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

SÉGUIN, ROBERT-LIONEL. *La Vie libertine en Nouvelle-France au* XVII*e siècle*. Préface de DENIS VAUGEOIS. Québec, Éditions du Septentrion, 2017 [édition originale, Leméac, 1972, 2 vol.], 542 p. ISBN 978-2-89448-866-9

René Bouchard

Volume 19, 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1082779ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1082779ar

See table of contents

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bouchard, R. (2021). Review of [SÉGUIN, ROBERT-LIONEL. *La Vie libertine en Nouvelle-France au* XVII*e siècle*. Préface de DENIS VAUGEOIS. Québec, Éditions du Septentrion, 2017 [édition originale, Leméac, 1972, 2 vol.], 542 p. ISBN 978-2-89448-866-9]. *Rabaska*, *19*, 316–319. https://doi.org/10.7202/1082779ar

© Société québécoise d'ethnologie, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

mots », ou encore d'odes à l'itinérance, à la recherche du bonheur de ces nomades qui se sont souvent sentis étrangers dans leur propre pays, dans leur propre coin de pays.

Aurélien Boivin
Université Laval

Séguin, Robert-Lionel. *La Vie libertine en Nouvelle-France au xviie siècle*. Préface de Denis Vaugeois. Québec, Éditions du Septentrion, 2017 [édition originale, Leméac, 1972, 2 vol.], 542 p. ISBN 978-2-89448-866-9.

Paru à l'origine en 1972, ce volume de Robert-Lionel Séguin était le quatorzième titre d'une série patiemment conçue par son auteur pour brosser, par couches successives du xviie au xixe siècle, le portrait réel de la civilisation traditionnelle du Québec ancien. Jusqu'à son décès survenu en 1982, l'auteur poursuivra inlassablement sa traque de l'« habitant » du Canada à travers ses traces matérielles. Son parcours, laborieusement et obstinément tracé comme le sillon de son modèle attaché à sa charrue, établira sa renommée, montante comme le mouvement nationaliste dans les décennies 1960 et 1970, ce qui lui vaudra de remporter plusieurs prix au Québec, au Canada et en France.

Sa *Vie libertine*, avec son titre suggestif et un brin provocateur pour l'époque, est un témoin éloquent de la popularité et des succès engrangés par Séguin. Le prix France-Québec, qu'il reçoit à Paris avec beaucoup de fierté, couronne en effet cette publication un an après sa parution et ajoute ses palmes au palmarès déjà élogieux mérité par son auteur, avec les prix de l'Association des hebdomadaires de langue française du Canada (1953), du Gouverneur général du Canada (1968), et Broquette-Gonin de l'Académie française (1969).

« Voilà un ouvrage qui en a étonné plusieurs au moment de sa parution en 1972 », dit son préfacier Denis Vaugeois. Grâce à sa détermination sans faille à dépouiller les procès des archives judiciaires et les actes notariés de cette époque, il découvre, poursuit l'historien-éditeur, « une réalité bien camouflée de la vie d'autrefois en Nouvelle-France. » Dans sa biographie, *L'Homme aux trésors : Robert-Lionel Séguin*, Marcel Brouillard avait bien relevé qu'au « moment de la parution de l'ouvrage, certains avaient critiqué que l'ethnologue s'intéresse à des sujets si frivoles : plaisirs d'alcôve, histoires gaillardes, mœurs intimes ». Pourtant, de l'avis de la folkloriste et ancienne directrice au Musée national de l'Homme à Ottawa, Carmen Roy, « personne, soutient-elle, n'a eu le courage, et l'audace pourrait-on

ajouter, de Robert-Lionel Séguin lorsqu'il a écrit *La Vie libertine* », en avançant qu'avec son livre il devenait difficile désormais « de nier cette vaste séquence de vie des habitants de la Nouvelle-France. »

Sur le plan de la moralité de la société coloniale, le livre de Séguin abordait de front pour la première fois des sujets tabous et levait le voile sur la vie sexuelle en Nouvelle-France au XVIIe siècle. Rien n'a échappé à son enquête : prostitution, marivaudage, viol, homosexualité, adultère, inceste, bigamie, concubinage, tout passe sous la loupe de son examen minutieux. Dire l'appréciation de cette œuvre de Séguin mériterait un examen plus approfondi qu'un simple compte rendu, mais retenons que son apparition dans l'historiographie québécoise représente une « moisson précieuse » aux yeux des spécialistes. Son auteur, explique l'historien Jean Blain dans les pages de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, « a visiblement brisé l'enveloppe de l'orthodoxie qui retenait captifs nos historiens de la moralité » en leur offrant « le contenu jusque-là inédit » de *La Vie libertine en Nouvelle-France*.

Cette question lancinante des mœurs de nos ancêtres n'arrêtait pas de hanter les bonnes consciences, pressées de tirer des leçons morales d'un agir collectif idéalisé, au détriment d'une solide connaissance des faits ethnohistoriques. Les Filles du Roi ont symbolisé à qui mieux mieux, en particulier sous la plume de Gustave Lanctot, toute la complexité de cette symbolique narrative, incarnée dans des formules du genre *Filles de joie ou Filles du Roi* ou, plus récemment dans une série d'articles de Christian Rioux parus dans *Le Devoir*, sous le titre, entre autres, de « *Ni saintes ni guidounes »* !

En rééditant aujourd'hui cette publication de Séguin, Denis Vaugeois prétend qu'elle offre un bon baromètre de l'évolution des mœurs à la lumière de la révolution sexuelle et féministe qui se manifeste au plus fort de la Révolution tranquille. C'est de sa part rendre un grand hommage à la valeur de l'œuvre de M. Séguin. Il faut en prendre acte et se remémorer que pour lui Séguin a été un « grand diffuseur de la connaissance » envers qui « l'homme de science comme le large public se sont acquis une lourde dette de reconnaissance au fil des ans ». De la part des historiens plutôt enclins à reprocher à Robert-Lionel Séguin d'être l'homme de ses fiches, cette reconnaissance démontre bien au contraire que son opiniâtreté à débusquer, précisément fiche par fiche, cette civilisation traditionnelle de l'habitant dans les marges de la grande histoire a enrichi « singulièrement notre patrimoine scientifique », comme le reconnaît si justement l'historien Lucien Campeau.

J'aurais pourtant quelques remarques à signaler à propos de ce travail d'édition. Je crois sans peine que ce projet a demandé beaucoup de temps à

son éditeur. Comme il le précise dans sa préface, « [v]oilà plusieurs années que le Septentrion prépare cette réédition ». On ne décide assurément pas de se lancer sans quelques hésitations dans une transcription moderne des témoignages en français du XVIIe siècle, sans se donner des règles claires en la matière pour guider son action. On n'allège pas non plus l'appareil critique d'une œuvre savante sans s'interroger sur le bien-fondé d'une telle décision, ou sur la manière de l'opérer selon des principes bien établis. Supprimer des références à des éditions originales sous prétexte qu'elles seraient introuvables n'est pas non plus une question badine d'un point de vue éthique. On applaudit par ailleurs à l'enrichissement de l'index onomastique de cette publication qui offre ainsi une plus-value originale à l'édition princeps.

Pourtant, l'éditeur marchait sur des œufs ! A-t-il eu raison à tout coup ? Je ne le pense pas. Sébastien Côté, dans son édition de la *Relation* de 1632 du père Paul Lejeune, a démontré avec éclat et justesse que lire Corneille dans son français d'origine, ou sa contemporaine Marie de l'Incarnation, aurait rebuté totalement le lecteur d'aujourd'hui. Le souci de lisibilité d'une œuvre doit parfois primer sur son empreinte historique comme témoin linguistique pour que sa signification touche le lecteur à toutes les époques. Mais cet exercice, auquel personnellement je souscris, doit être encadré par des règles claires et transparentes quant à la modernisation de l'orthographe et de la ponctuation, l'ordonnancement des paragraphes et la correction des abréviations, tels que l'ont démontré les littéraires dans l'établissement des textes anciens de la Nouvelle-France. Même si on lui reconnaît une très grande expérience comme éditeur, on ne sait pas comment Septentrion a procédé à cet égard.

Sur l'allègement des fiches et, disons-le clairement, de certaines pages du livre de M. Séguin concernant ses sources orales ainsi que des sections plus littéraires de son œuvre, on aurait souhaité plus de retenue de la part de l'éditeur. Pour un ethnologue, les sources orales sont aussi importantes que les sources livresques. Pourquoi avoir supprimé de la réédition cette page de référence (p. XIII, vol. 1) ? Pourquoi également avoir gommé, dans les sections de la première partie sur « Les Mœurs publiques », les pages consacrées aux « Premières liaisons » et à la « Prisonnière d'amour », qui couraient de la p. 15 à la p. 27 de l'édition originale, sans en donner avis au lecteur ? Il me semble que le respect d'une œuvre contemporaine ne commande pas le même traitement qu'une œuvre ancienne. Enfin que dire du choix du peintre Fragonard pour illustrer les travaux de Séguin ? Ce peintre, spécialiste du rococo français et de la frivolité, me semble aux antipodes du monde bien ordinaire décrit et saisi par Séguin dans ses « fiches ». Il y a de

la joliesse à s'être laissé séduire par l'œuvre certes coquine de Fragonard, mais située à mille lieux de l'univers de recherche de M. Séguin.

Les mânes de Mgr Tessier se penchent ici par-dessus mon épaule pour me dire que leur fils spirituel Vaugeois est néanmoins digne d'admiration. Ce à quoi je souscris fort volontiers en saluant de la part de l'historien chevronné qu'il est la reconnaissance de l'œuvre unique de Robert-Lionel Séguin. Il sera toujours temps d'aller plus loin sur la nécessaire réflexion de son legs, à l'occasion d'une autre tribune.

René Bouchard
Société québécoise d'ethnologie

Thibault, Geneviève. *Blanc*. Mont-Saint-Hilaire, Éditions Cayenne, « Traces » 8, 2019, 174 p. ISBN 978-2-923980-16-4.

« J'avais mal au patrimoine. » Ces mots sont ceux de l'artiste matanaise, Geneviève Thibault, dont le livre photographique – un projet à la fois artistique et ethnologique – capte les derniers instants d'une communauté religieuse établie à Québec, dans un même lieu, depuis plus de 350 ans.

D'abord formée en tourisme, puis en photographie et en ethnologie, Geneviève Thibault trouve dans sa pratique artistique le médium idéal pour mêler ses intérêts pour l'être humain, la culture et la rencontre de l'Autre. Ses thèmes de prédilection sont alors la vie quotidienne, la culture matérielle ainsi que les manières d'habiter et d'occuper le territoire. Avant d'entrer dans une analyse plus approfondie de cet ouvrage, nous aborderons sa forme et son contenu.

Outre la série photographique de Geneviève Thibault, *Blanc* est constitué de trois textes principaux – *Elles* (Gilles Arteau), *Lever le voile* (Geneviève Thibault) et *Un vent de changement* (sœur Andrée Leclerc) – ainsi que d'une ligne du temps, des remerciements, une biographie de l'artiste, des informations sur les photographies et quatre lettres adressées au « Monastère », ajoutées à l'intérieur d'une pochette insérée dans la couverture de l'ouvrage.

L'artiste multidisciplinaire Gilles Arteau signe le texte *Elles* qui précède la série photographique. Son texte nous transporte dans un univers à deux temporalités : le temps long et historique des Ursulines et de leur héritage, et le temps court et contemporain (un « temps compté ») qui rappelle l'imminence de leur départ de ce lieu qu'elles occupent depuis 1642. Pour ce faire, il évoque la « robe de serge ceinturée d'obéissance » (p. 9), aujourd'hui objet de musée, ou compare les religieuses à « un entre-deux cloches, dans une durée vague » (p. 10) référant aux images qui les montrent déambulant